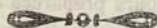


LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M<sup>me</sup> ALPHONSINE MASSON (4<sup>e</sup> partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (4<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il semble en apparence que nous ne devons jamais nous préoccuper de politique, c'est à la fois notre droit et notre privilège, et cependant nous voici obligées de nous inquiéter de la guerre de l'Inde. Est-ce pour déplorer les malheurs causés par la révolte des troupes indigènes? Est-ce pour nous attrister des massacres commis qui plongent tant de familles dans le deuil? Hélas! non, ceci n'est pas de notre compétence, et nous ne pouvons aborder ces importants sujets, qui appartiennent à des feuilles plus graves que la nôtre. Pourquoi donc alors parler de la guerre de l'Inde? Tout simplement pour constater le renchérissement subit et considérable éprouvé par ces magnifiques châles que nous aimons toutes, et qui font indispensablement partie de la garde-robe d'une femme du monde. Les cachemires donc haussent de jour en jour sur les nouvelles de plus en plus inquiétantes qui arrivent chaque semaine, et bien avisées se trouveront les femmes qui en ont acheté avant cette guerre, qui gêne les communications et amène dans l'Inde des chômages forcés funestes à la fabrication. Quelques maisons ont la bonne fortune de posséder encore des approvisionnements considérables qui leur permettront de ne pas faire subir d'augmentation sensible à leur clientèle; de ce nombre est la maison Delisle, toujours à l'affût des marchés avantageux, et qui il y a quelques mois a fait venir plusieurs centaines de châles magnifiques, acquis dans

les meilleures conditions possibles. Avec ce bon esprit qui distingue les chefs de cette maison, il vient d'être décidé que leurs cachemires ne subiraient pas d'augmentation jusqu'à nouvel ordre, afin de donner une preuve de plus de leur zèle et de leur empressement à leur nombreuse clientèle. La mesure a son importance dans un moment de l'année surtout où se composent tant de corbeilles, et où se renouvellent les garde-robes; ainsi voilà les futurs époux avertis: quand de tous côtés l'élévation des prix les effraye, ils ont encore un marché ouvert à des conditions excellentes, et ils n'ont pas besoin de se restreindre sur le nombre des cachemires de leur corbeille; ils peuvent encore, en s'adressant à la maison Delisle, préparer une vraie joie à leur fiancée en lui offrant un de ces merveilleux cachemires longs à dessins arabes sur fond rose du Japon, qui font l'envie de toutes les jeunes femmes, et ils y peuvent joindre, outre le cachemire noir traditionnel, un cachemire mosaïque à fond mêlé et un cachemire vert Azof ou bleu lapis-lazuli, dont les palmes semblent s'élancer des enroulements d'une dentelle jetée sur le fond même du châle. Outre les cachemires de l'Inde, une corbeille doit contenir quelques châles français; pour ceux-là, on s'adresse toujours à M. Biétry, qui est parvenu à force de loyauté et de persévérance à conquérir la première place dans cette importante industrie des châles français. On trouve chez lui les spécimens les plus parfaits de ce que peut une fabrication irréprochable unie à un goût sûr; ses châles carrés à fond uni, à double galerie, à quatre faces; ses châles longs, imitation de l'Inde, tout cela se distingue par l'harmonie des dessins autant que par la finesse et la régularité des tissus.

Nous parlions tout à l'heure de la maison Delisle, et nous sommes forcée d'y revenir pour décrire quelques-unes des dernières robes sorties de ses ateliers, qui sont les seules nouveautés que Paris ait données en ces temps d'émigration universelle et de stagnation des affaires. Ayant eu à envoyer des parures à quelques jeunes femmes disséminées sur différents points de la France et même de l'étranger, mais restées Parisiennes de goûts et d'habitude, la maison Delisle n'a pas voulu manquer à ses traditions, et a inventé encore quelques façons nouvelles en l'honneur de cet été si près de sa



fin. Nous avons déjà parlé de ses robes à plastron, qui rendent un corsage aussi gracieux derrière que devant, en ne permettant pas à l'œil le plus exercé de découvrir par où la robe se ferme; ce nouveau modèle a obtenu tout d'abord tant de succès qu'il va être adopté certainement pour toutes les robes fermant derrière; nous en donnerons prochainement le patron à nos lectrices, qui l'apprécieront alors tout ce qu'il vaut. Les robes à plastron étaient donc en majorité dans les envois dont nous parlons; la plupart étaient décolletées; quelquefois un plastron montant, s'attachant sur l'épaule, était joint à la robe, qui pouvait ainsi servir à deux fins. Mesdames de la Serv..., mère et filles, avaient demandé trois robes blanches, destinées à figurer à l'un des petits bals qui font les plaisirs des eaux d'Aix depuis que le jeu en a été banni. On a fait aux deux jeunes filles des robes de tarlatane avec huit volants garnis d'une petite guipure; chaque volant était doublé d'un crêpe tuyauté qui dépassait la guipure d'un doigt environ; le plastron et les manches portaient les mêmes volants tarlatane, guipure et crêpe; un ruban de taffetas uni, mais très-large, formait la ceinture; l'une de ces robes était ornée de crêpe rose, l'autre de crêpe vert Azof très-brillant; la robe de la mère était en tulle point d'esprit, faite comme celles de ses filles, sauf qu'au lieu de crêpe, le transparent était en taffetas paille, et qu'un léger agrément de paille formait tête au-dessus de chaque volant; la ceinture, faite d'un ruban de taffetas large d'environ vingt-cinq centimètres, était fond paille avec une guirlande en relief formée de lierre et d'althæas enlacés; le ton vif des althæas faisait un effet charmant au milieu des nuances douces de cette jolie toilette. Madame Detourpe, chargée des coiffures de ces dames, avait chiffonné avec une grâce exquise une longue barbe de point à l'aiguille, et y avait niché un althæa pourpre entouré de fleurs de sureau, qui faisait une coiffure délicieuse; elle avait ensuite tressé de ses habiles mains deux couronnes rondes toutes simples pour les deux jeunes filles: l'une en flox mélangé lilas et blanc pour la robe verte, l'autre en reines-marguerites pompon double pour la robe rose. Madame la comtesse de C..., qui est aussi à Aix en ce moment, devait recevoir en même temps, mais non pour la même soirée, une robe de gaze de Chambéry lilas et blanc à deux jupes; la seconde garnie de ruches à la vieille, formant une espèce de grecque, faite avec l'étoffe de la jupe; pour corsage, cette robe avait une basquine longue garnie de ruches également, reproduisant le dessin des jupes; à cette robe en était jointe une autre en taffetas gris, faite à trois volants (car on ne quitte pas les volants, *quoi qu'on dise*, seulement on les orne de mille façons différentes); ceux-là étaient ornés à ravir par cinq petits volants de taffetas pensée, posés en ifs sur le grand volant, c'est-à-dire posés par étage, et diminuant successivement de grandeur en allant vers le haut du grand volant; ces ifs, espacés régulièrement, se contrariaient d'un volant à l'autre; le corsage mon-

tant était garni d'une berthe carrée, ornée de volants diminutifs de ceux de la jupe, et les manches, coupées à la grecque, étaient presque entièrement couvertes par les ifs de taffetas pensée qui, s'élargissant vers le poignet, montaient gracieusement vers l'épaule, en diminuant jusqu'à n'avoir plus que trois doigts de large près de l'entournure. Ces cinq toilettes étaient d'un goût excellent, et elles recevront certainement un accueil flatteur de tout ce beau monde destiné à les admirer.

L'été a donné maintenant tous ses parfums, et le soleil a agi sur les fleurs comme sur les biens de la terre, il a fortifié leurs senteurs, et cette année a été exceptionnelle aussi sous ce rapport; on ne s'en est peut-être pas aperçu en se promenant dans les jardins, en cueillant çà et là une rose ou un œillet; mais les habiles préparateurs de parfums, qui sont toujours en observation pour savoir quelle tâche leur préparera la saison des fleurs, sont enchantés de leur récolte. La maison Faguer-Laboullée, spéciale pour les extraits d'odeurs fines, a obtenu des résultats admirables; ses caves à odeurs, toujours préparées avec tant de soin, seront cette année d'une suavité exceptionnelle; l'intensité de parfum de quelques-unes de nos fleurs préférées lui a même permis d'employer pour la plupart de ses cosmétiques la fleur elle-même, au lieu de l'essence concentrée dont on se sert le plus souvent; aussi rien de délicieux comme ses dernières *lotions à la fraise*, son *essence balsamique* et ses extraits pour le mouchoir de *glycine du Japon*, de *muguet d'Espagne* ou de *fleurs de citronnier*. La maison Faguer est sans rivale pour la préparation des parfums doux convenables aux personnes délicates; cela tient à ce que M. Faguer joint une science pharmaceutique très-complète à ses connaissances de parfumeur, ce qui permet d'employer toujours les produits de sa maison avec la garantie qu'ils ne sont pas moins salutaires que délicieux.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de taffetas bleu, ornée de quilles en losanges formées de ruches découpées; dans l'intérieur du losange un velours noir qui a la même forme. Corsage décolleté, plat, recouvert d'une casaque de dentelle noire faite de bouillons et d'entre-deux alternant, et en forme de grands chevrons sur le corsage et les manches. Chapeau de paille brun clair à plumes et rubans pareils. Manches bouffantes de mouseline à pois. Bottines satin marron. Gants de chevreau.

*Seconde toilette.* — Robe de taffetas bleu chiné camaïeu à trois volants chiné Pompadour; large guir-



lande, mantelet taffetas blanc brodé au plumetis en soie ronde; effilé soie et chenille. Chapeau de crêpe avec fançon de blonde blanche, et un nœud de ruban vert Azof mêlé à des hortensias roses; dessous de blonde blanche avec nœud de fleurs et ruban vert. Col de dentelle de Bruxelles. Bottines de taffetas gris. Gants de chevreau.

## MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX  
ET LAYETTES.

**Madame Payen**, 43, rue Vivienne.

CONFECTIONS.

**Madame Bridault**, 3, rue de la Bourse.

ROBES, MANTEAUX DE COUR.

**Maison Fauvet**, 4, rue Ménars.

FLEURS ET COIFFURES.

**M. Tilman**, 404, rue Richelieu.

COIFFURES, LINGERIES, HAUTES NOUVEAUTÉS.

**Mesdames Mourée sœurs**, au Lis de la vallée, 346, rue Saint-Honoré.

NÉCESSAIRES, ÉBÉNISTERIE DE FANTAISIE,  
BOIS SCULPTÉS.

**Audot**, 4, rue Neuve-Montmorency-Feydeau.

## LOUISE.

(SUITE.)

FRANTZ A LOUISE.

J'ai reçu le paquet de lettres, chère Louise, et je vous remercie d'avoir suivi mon conseil. Non, il n'était pas bien, si pure que fût votre pensée, d'écrire à Albert, par cette raison même que vous vous aimiez tous les deux. Ne le plaignez pas trop, madame; les hommes sont toujours moins malheureux que les femmes en matière d'amour; l'avantage est de son côté, les distractions continuelles d'un long, instructif et peut-être même périlleux voyage, diminueront ses regrets. Et puis, ma chère enfant, il faut bien vous le dire,

nous ne sommes pas du tout fidèles, même quand nous aimons très-sincèrement une femme. Ne pensez donc plus, fort peu du moins, à ce jeune voyageur, c'est mon avis.

J'ai l'intention de lui écrire afin de vous donner la preuve que j'ai raison. Il me répondra, et vous jugerez vous-même s'il mérite tant de regrets... Souvenez-vous de mes dernières réflexions; elles sont faites pour frapper un esprit comme le vôtre, loyal avant tout.

Je suis à Constantinople; mais gardez-vous de m'y suivre, chère Louise! Où mettriez-vous vos jolis petits pieds, mon Dieu! Les rues sont toutes défoncées, elles n'ont pas de pavés, ce sont d'infestés cloaques où l'on ne rencontre guère que des chiens galeux et hargneux vous sautant aux jambes, qu'ils prennent pour des os à ronger.

Il n'y a que l'horreur et la misère à voir dans l'intérieur de la fameuse Byzance, misère et horreur que ne rachète pas, ça et là, la vue de fort beaux palais et de quelques monuments.

Mais ensemble, montons sur le pont du navire, l'ancre est à bord, les voiles se déploient... Regardez, oh! regardez bien, c'est le fameux Bosphore, nous entrons dans cette rivière salée, toute bordée de kiosques, de palais admirables, et sillonnée par les navires de toutes les nations; ses eaux sont profondes, calmes, elles ne débordent pas comme nos rivières de France.

Voyez-vous se croiser en tous sens ces barques légères, effilées et peintes des deux bouts, rasant l'eau avec la rapidité de l'hirondelle? Gardez-vous d'y entrer, ma Louise, car il faut savoir s'y tenir, ne plus faire un mouvement, sous peine de tomber dans le Bosphore. Il n'est pas *catholique* du tout, avec sa profondeur et ses courants, et ne rend presque jamais ceux qui oublient ces précautions.

Quel aspect ravissant et enchanteur, ma Louise! Notre vaisseau s'avance lentement à cause du courant; ne dirait-on pas qu'il ralentit sa course pour nous donner le temps de tout voir et de tout admirer?... Le rêve est cent fois dépassé en parcourant le Bosphore, on n'invente rien d'aussi beau que lui, les regards sont incessamment charmés, qu'ils se posent sur ses eaux toutes couvertes de kaïques sculptés et dorés, et promenant les riches musulmans que l'on voit sortir de leurs beaux palais de marbre blanc, ou qu'ils s'élèvent sur les collines vertes et fleuries qui les bordent.

Voici encore nos bandes d'oiseaux *les âmes damnées* qui recommencent leurs perpétuelles promenades. — Quel singulier nom! me direz-vous. — Ce n'est pas tout, il y a aussi *les âmes en peine*. La première espèce, disent les matelots, comprend les âmes des marins dont les navires se sont perdus par leur faute, et la seconde espèce celles des marins qui se sont perdus par la faute des autres.

Disons adieu aux rives enchantées du Bosphore, ma chère Louise; pendant six lieues, pas à pas, nous les avons contemplées; gardons-en le souvenir, oasis de la



pensée, séjour de lumière, de marbre et d'or, de fleurs et d'arbres toujours verts... Ce vous sera un refuge dans les jours sombres et tristes de notre climat occidental.

LOUISE A FRANTZ.

Comme le temps passe ! Je viens de visiter une partie de la Suisse avec mon mari. — Mon silence a dû vous surprendre, cher ami ; ne m'en voulez pas trop, c'est la première fois que votre sœur a un peu oublié les chagrins qui pèsent sur sa vie.

En présence des sauvages beautés du Valais, il est impossible de ne pas tout oublier au monde. Dieu seul vit en vous ! Sa grandeur ne se révèle réellement à nos sens qu'à l'aspect de ces gigantesques créations, qui étonnent autant le regard que l'esprit. Un grain de sable me paraît être plus important que moi, ces grandes montagnes si hautes vous font presque rentrer sous terre.

Oui, j'ai passé là, aux pieds du Gemmi et de l'Athels, deux mois pendant lesquels j'ai vécu loin de la terre ; une muette contemplation remplissait toutes mes heures, et le soir je m'endormais au bruit incessant et rapide des eaux de la Dala, torrent tumultueux, roulant ses cascades à travers des roches jetées au milieu de son lit par l'avalanche inattendue et terrible !

Je trouve que la pureté de l'air a une influence très-remarquable sur nos dispositions physiques et intellectuelles. La partie matérielle de notre être est dominée par une puissance morale qui se révèle d'une merveilleuse façon ; les idées, comme les sentiments, s'épurent, s'agrandissent, ils semblent participer de l'éther qui nous environne sur les montagnes élevées, l'âme est rapprochée de sa première patrie. J'ai compris alors pourquoi, en rentrant à Paris après un long séjour, soit sur la pente des vallées, soit sur la crête des monts, j'ai besoin d'agir plutôt que de penser, j'ai la fièvre, mes idées sont changeantes, je veux et je ne veux plus, rien ne me satisfait complètement. A la campagne, au contraire, je suis calme, douce, patiente, contente de tout et de tous, et de moi-même ! L'air corrompu des villes altère les sentiments de l'âme ; l'air pur leur rend et leurs grandeurs et leurs pouvoirs...

Pendant notre séjour en Suisse, je n'ai pu m'empêcher de constater un changement singulier dans les habitudes de mon mari. Son empressément, sa bonté pour moi me frappèrent plus d'une fois d'étonnement et presque de reconnaissance. Il avait, lui aussi, l'air plus heureux qu'à Paris ; il était sans cesse auprès de moi, il me regardait d'un air attendri que je ne m'expliquais pas, lui d'ordinaire si froid, presque dédaigneux.

Hélas ! tout cela ne fait pas que je l'aime... D'où nous vient donc l'amour ? Qui le peut dire ? Quel est ce maître absolu, sans pitié ? Il brise les cœurs et sourit. En vain j'ai voulu me soustraire à sa puissance, je suis comme enfermée dans un cercle fatal ; mon âme est

sans courage, ma pensée est inerte mais unique, lui, toujours lui !

Vous devinez, n'est-ce pas, que je vais vous parler d'Albert ? Où est-il, Frantz ? En savez-vous quelque chose ? Oh ! dites-le-moi ! dites-le-moi, cher Frantz !

Je vous jure que je ne lui écrirai pas une ligne, quel que soit mon tourment ; mais s'il mourait, j'aurais toujours le remords de lui avoir refusé, presque durement, de recevoir aucune de ses lettres.

Pardonnez-moi, cher Frantz, ce moment de faiblesse ; mais je souffre tant ! et vous êtes le seul au monde qui sachiez combien je l'aime !

Je suis mieux portante. Le voyage a raffermi ma santé, et les eaux ont à peu près guéri mon mari. Adieu, mon meilleur ami, ne tardez pas à me répondre, j'ai besoin de savoir où vous êtes, pour vivre tranquille.

FRANTZ A ALBERT.

Qui m'eût dit, il y a deux ans, cher monsieur, quand nous nous sommes rencontrés à Baden-Baden, que vous auriez recours à moi pour vos affaires de cœur, m'eût certes bien surpris ? En effet, vous les meniez alors de main de maître, et je n'étais, près de vous, qu'un écolier ? Il est vrai que je ne pourrai de ma vie élever mes prétentions aussi haut. Je suis né pour l'amitié, l'amour me met en déroute tout de suite. J'y suis si gauche, si timide, que toutes les femmes m'éclatent de rire au nez, ce qui n'est pas fait pour m'encourager.

Ceci bien établi, vous êtes sûr que je ne serai jamais votre rival, vous pouvez donc faire compte de mon dévouement, mais moins pour vous que pour Louise, sachez-le ! Mais enfin, je vous serai bon à quelque chose, ne fût-ce qu'à vous rappeler à la raison ; vous me paraissez en avoir besoin en ce moment, c'est pourquoi je vous dis : — Si vous avez le malheur d'écrire une seule ligne à Louise sans ma permission, vous n'entendrez plus parler de moi ! Si vous l'aimez réellement, vous devez la respecter. Vous n'avez pas le droit de troubler son repos. Tous vos regrets sont maintenant hors de saison. Elle ne pourrait les partager sans devenir coupable, et je ne veux pas qu'elle le devienne. Je ne sais que trop à quel point les femmes sont compatissantes aux malheurs qu'elles causent. Laissez-lui donc ignorer vos souffrances ; je veux bien les partager, moi, parce que je vous aime, et puis cela ne tire pas à conséquence. Vous m'allez répondre que j'ai plus l'air de me moquer de vous que de vous plaindre ? Non, cent fois non ! Je partage vos maux, mon cher Albert, et, s'il eût dépendu de moi, vous seriez heureux à cette heure. Mais qui diable allait s'imaginer cette funeste histoire, cette haine renouvelée des Gueles et des Gibelins ?... Votre Béatrix, il faut l'espérer, ne vous précédera pas dans le paradis, et Dieu est bon et grand et Mahomet est son prophète ! J'ai l'habitude de laisser une large part aux événements impré-



vus, ils font, la plupart du temps, bien plus notre vie que nous-même? Qui fait le lendemain ce qu'il avait décidé la veille? Ce n'est certainement pas moi! Je veux être pendu, si j'avais l'idée de vous écrire hier. Mais une lettre m'arrive, une phrase s'y trouve, elle peint la pensée tout entière : *Où est-il, Frantz?* Et je me mets à vous écrire pour vous parler d'elle.

Je présume que ma lettre ira vous chercher à Ténériffe, répondez-moi de là, je vous en prie. Parlez-moi des pays que vous traverserez et étudierez, sans doute, de ce coup d'œil rapide et intelligent qui est l'un des principaux traits de votre esprit; vous voyez vite et bien.

Moi, de mon côté, je vous parlerai de Louise; c'est tout ce que je peux faire pour vous. Adieu, mon jeune ami. Vous me permettez bien de vous appeler ainsi? Au besoin, j'invoquerais le droit si doux que vous aviez bien voulu m'octroyer lors de notre rencontre à Baden, et dont je me suis toujours tenu pour honoré.

ALBERT A FRANTZ.

Oh! laissez-moi vous remercier à genoux, cher et excellent ami! Vous êtes pour moi la planche du salut, j'allais mourir quand votre bonne lettre m'est arrivée. Comment faire pour reconnaître cette générosité de cœur que vous exprimez si simplement? Mais vous êtes l'être le meilleur que je sache, et toute ma vie je bénirai notre rencontre si vite suivie d'amitié, à Baden, qu'il me sembla, dès la première heure, vous avoir connu et aimé toujours!... Vous me priez de vous raconter mes impressions de voyage, je le veux bien; mais, je vous en conjure, permettez-moi, pour cette fois seulement, de vous parler de Louise d'abord, de ma Louise à jamais perdue!... Je lui ai annoncé mon départ, et j'espérais qu'elle me permettrait de lui écrire. — Hélas! j'avais oublié le devoir. Le devoir qu'oublie toujours l'amour!... Vous êtes venu à moi, comme une compensation de la Providence. Mon ami, vous avez rapporté la lumière disparue de mes jours. Tout était sombre à mes yeux, je marchais dans la nuit, j'avais le mal du pays, j'appelais la mort à mon secours, elle me semblait cent fois préférable à la vie que j'allais mener désormais, eh bien! ces quelques mots : *Où est-il, Frantz?*... ont fait bondir mon cœur, des flots de larmes se sont épanchés de mes yeux; j'ai cru rêver, j'ai été fou quelques heures, certainement, car je me suis retrouvé chez moi, sur mon cadre, et je ne m'étais pas couché. La fièvre seule me restait. Votre lettre était dans ma main, sur mes lèvres son nom béni et adoré!... Je vous suis si profondément reconnaissant, cher Frantz, que je cède à tous vos désirs, ils sont et me seront toujours des ordres. Faites de moi, auprès d'elle, ce que vous voudrez, ma vie est à elle. Je ne m'y reconnais aucun droit.

C'est pour vous obéir que je vais regarder ce nouveau monde qui frappe mes regards, ce sera pour vous

plaire que je vous en parlerai. Aussi bien, je commence :

Nous avons appareillé le 24 septembre au soir, par très-petite brise. En deux bordées nous enfilâmes le goulet de Brest, ce fameux goulet tout hérissé de forts et de canons, et où veillent, comme deux sentinelles avancées, la roche Mingan et la Cormorandière. Au pied de chacune d'elles est enseveli un vaisseau français, le *Républicain* et le *Golimen*. — Le pilote nous expliqua comment l'un par un beau temps, et l'autre par une nuit de tempête, avaient sombré contre les rochers que nous rasions en ce moment. Des plongeurs ont déterminé leur position, et depuis vingt ans ils sont encore là, tout entiers avec leurs mâts et leur artillerie. On se figure la surprise des habitants de l'onde en parcourant, dans leur nage silencieuse, ces monuments du génie humain, nouvelles Pompéi et Herculaneum de la mer.

Le soir, à la nuit tombante, la terre ne paraissait être derrière nous qu'une légère trace blanchâtre.

Tout le monde était triste, la brise devint ronde et nous emporta rapidement vers la pleine mer. J'avais le cœur horriblement brisé. Mille idées sinistres me traversaient la tête. Reverrai-je la France, me disais-je, et quand la reverrai-je?... Je laissais derrière moi tout ce qui m'était cher, parents, amis, une femme adorée... Tout à coup, cinq feux brillèrent sur la côte, c'étaient les phares qui s'allumaient, leur lumière nous arrivait comme un dernier adieu de la patrie.

Une heure après, côtes, phares, tout avait disparu! Autour de nous la mer et son immensité! Sur nos têtes, le ciel qui se couvrait d'étoiles, ces fleurs de la nuit, dans nos cœurs la douleur et la froide solitude... Quand vint mon tour de quart, je restai sur le pont, veillant la route, veillant la voilure; non, je ne veillai rien, car j'étais bien loin de la corvette, je revoyais une dernière fois, par le souvenir, tous les êtres aimés que j'avais quittés... Huit jours après, nous étions à Ténériffe. La vue de la terre me ranima, je secouai ma tristesse à l'aspect de ce beau soleil de l'Espagne. Santa-Cruz devant laquelle nous étions mouillés, est une jolie petite ville toute blanche, toute mauresque, avec des toits en terrasses ombragés de palmiers toujours verts. Son air mystérieux fait songer à l'amour, aux sérénades et aux aventures.

En raison du choléra qui règne en France, on vint nous signifier cinq jours de quarantaine.

Nos ordres portaient vingt-quatre heures de séjour à Ténériffe. — Il y avait heureusement sur rade, à Santa-Cruz, un transport anglais qui conduisait des soldats dans l'Inde. Comme nous, il était à l'index de la terre; mais, vers la nuit, les officiers eurent l'heureuse idée de venir nous visiter. Le punch brûla immédiatement. Nous étions superbes à voir à la lueur du rhum qui flambait, d'une main tenant notre verre, et de l'autre vouant aux dieux infernaux les Espagnols qui nous proscrivaient.



Le lendemain matin, nous étions sous voiles...

Adieu, mon bon et cher Frantz, je vous écrirai de Gorée, à moins que je n'y tombe malade. — Mais, non. — J'ai maintenant un talisman, ces quatre mots : *Où est-il, Frantz?* ont réveillé en mes veines la vie ardente et audacieuse; je la tiens, je la domine de toute la puissance de mon amour! Le sort n'oserait me la ravir; je sens que je l'ai reconquise jusqu'à ce que du moins je revoie Louise!...

J'ai la conviction que notre vie est plus à nous que nous ne le pensons généralement. Une volonté ferme, inébranlable, éloigne le mal, et le dompte sans contredit, à certains moments donnés. Que d'individus meurent de peur et de faiblesse de caractère! deux maladies qui font au moins autant de victimes que les fièvres pernicieuses! Encore adieu, je suis tout à vous!

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)

## ALAMONTADE.

(SUITE.)

### VII.

J'avais pour logement, à Montpellier, une mansarde sur une cour dans la maison de M. Bertollon, l'un des plus riches et des plus heureux habitants de la ville. Quelques toits, des murs noirs, deux fenêtres avec un balcon dans une maison vis-à-vis, étaient toute la vue que j'avais. Cependant j'étais heureux. Entouré de mes livres et les yeux fixés sur la couronne de Clémentine au-dessus de mon bureau, je ne vivais que pour l'étude. Le printemps avec ses millions de fleurs aurait perdu son éclat à côté de la magie de ces fleurs flétries, et je n'en aurais pas détaché la plus petite feuille de trèfle pour tous les joyaux de la couronne.

Clémentine était ma patronne. Je l'aimais avec un pieux respect, comme on peut aimer un être surnaturel. La pauvre couronne était pour moi une relique, comme si un ange me l'eût jetée du ciel. Je la voyais passer à travers mes rêves avec l'auréole d'une vision. Son nom était dans tous mes chants. J'attendais avec impatience le moment où vaquerait la faculté pour retourner à Nîmes, chez mon oncle, et peut-être par quelque heureux hasard revoir ma bien-aimée patronne.

Un jour la porte de ma chambre solitaire s'ouvrit; un jeune et bel homme entra. C'était M. Bertollon.

« Vous avez ici une bien triste vue, me dit-il en allant à la fenêtre. Cependant, ajouta-t-il en souriant, voici un petit coin de la maison de Sonnes, l'une des plus élégantes de la ville. »

Ce nom me fit tressaillir. M. Bertollon restait tout pensif contre la fenêtre. Je liai conversation; il m'interrogea sur ma famille, sur mon éducation.

« Je sais, me dit-il, que vous jouez parfaitement de la harpe. Comment se fait-il que vous n'en ayez pas une à vous? »

— Je suis trop pauvre, monsieur, pour en avoir une à moi; le peu d'argent que j'ai me suffit à peine pour l'achat des livres indispensables.

— Ma femme a deux harpes, elle peut bien se passer d'une. » Et en disant ces mots il me quitta.

Moins d'une heure après je vis arriver la harpe; j'étais heureux! Je me mis à pincer les cordes en pensant à Clémentine. Les sentiments n'ont pas de langage; c'est pour les pensées que l'on a inventé les mots et les formules. Il n'y a que la musique pour rendre les sentiments du cœur.

Le lendemain matin je revis Bertollon. Je le remerciai avec émotion. Il m'invita à jouer; je jouai en pensant à Clémentine. Il se tint le front appuyé contre la fenêtre et le regard fixe. L'âme perdue dans l'enivrement de l'harmonie, j'oubliai que je n'étais point seul.

« Vous êtes un aimable enchanteur, s'écria-t-il en m'embrassant avec vivacité; il faut que nous soyons amis. »

J'étais déjà son ami; nous nous liâmes davantage encore dans l'espace de quelques semaines. Les jours de beau temps, je l'accompagnais dans toutes ses parties de plaisir. Il me fit faire de nombreuses connaissances. Tout le monde me témoignait beaucoup d'égards et de considération. Bertollon ne semblait pouvoir être gai que quand il m'avait avec lui. Il possédait une bibliothèque considérable et une riche collection de naturaliste. Il m'en confia le soin, et, en me donnant pour cette occupation insignifiante une considérable rétribution, il semblait avoir voulu venir en aide à ma pauvreté sans blesser ma délicatesse.

Bertollon était, sous plus d'un rapport, un homme distingué. Il avait des connaissances, de l'esprit, une conversation facile, il charmait par son entrain et sa dignité; dans le monde, il était l'âme de la gaieté. Son seul désir était de se concilier tous les suffrages. Il avait refusé plusieurs charges avec une modestie qui semblait lui donner de nouveaux titres à l'estime universelle. Il était très-riche. Associé d'une maison de commerce considérable, il possédait l'une des propriétés les plus agréablement situées, au haut du village voisin de Castelnau; enfin il avait épousé la plus belle femme de Montpellier. Sa femme vivait ordinairement à la campagne, et ne venait à la ville que l'hiver. Bertollon ne lui faisait que de rares visites. Il semblait qu'il eût moins fait un mariage d'amour qu'un mariage de convenance et d'intérêt.

Ce qui m'inspirait pour cet homme le plus de considération, c'est qu'il avait l'esprit libre de tout préjugé. Dans une ville infectée de bigoterie et de fanatisme, il faisait une heureuse exception. Néanmoins il allait





757

*Comptoir d'États*

*Guindet*

## LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la maison Delisle, Mantelot et Casaque de M<sup>me</sup> Leclerc Collot, Chapeau de  
Ayuntamiento de Madrid  
M<sup>me</sup> Delourpe, Corssets de M<sup>me</sup> Vigoureux, Gants et Parfums de Faguer Laboullée.*







très-régulièrement à la messe, et était même membre de la confrérie des Pénitents.

« Il faut si peu de chose, disait-il, pour gagner les hommes; il faut être aussi fanatique pour faire une guerre ouverte aux préjugés que pour les défendre de toutes armes. »

Cependant nous avions souvent ensemble des discussions amicales. Il prétendait que la fin de l'homme était le bonheur, et n'admettait pas qu'il y eût de limites dans le choix des moyens pour y arriver. Il raillait l'ardeur de mon zèle pour la vertu, l'appelait une invention de l'ordre social, et soutenait qu'elle n'était pas la même chez toutes les nations. Son esprit finissait par me faire rire de moi-même quand, faisant voyager quelqu'une de mes vertus cardinales chez différents peuples, il m'en racontait les mésaventures.

Et cependant Bertollon m'était cher malgré ses principes, car il faisait toujours le bien.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.  
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)  
(La suite au numéro prochain.)

## VARIÉTÉS.

### LE BAL MABILLE

PAR MADAME BEECHER STOWE.

Après avoir causé quelques instants, Weston et moi nous nous sommes échappés et fait conduire au jardin Mabilie, aux Champs-Élysées, lieu de rendez-vous presque chaque soir pour des milliers d'individus. Nous entrâmes par une avenue formée de peupliers et autres arbustes, et illuminée par des jets de gaz parsemés à travers le feuillage, de manière à produire un effet féerique. Ce n'était ni la clarté de la lune ni celle du jour, mais une espèce d'aurore fantastique qui prêtait à tous les objets une couleur qui n'avait rien de terrestre.

Nous trouvâmes en entrant dans le jardin des plates-bandes de fleurs disposées en cercles, en carrés, en losanges, dans toutes les formes enfin que l'on peut imaginer, avec des becs de gaz en miniature distribués de façon à imiter les teintes les plus douces des fleurs, et leurs formes les plus parfaites. Ceci tenait réellement du prodige et de l'enchantement. Nous nous crûmes transportés un instant dans quelque souterrain de Thalaba, et à des distances infinies de ce que l'on voit et entend ici-bas. Au centre de ce jardin est un cercle soutenu par des piliers, au sommet de chacun desquels se trouve un vase de fleurs avec des becs, et qui com-

munique entre eux par des arcades illuminées de gaz. Ce cercle est très-spacieux et renferme dans sa partie centrale un kiosque pour les musiciens, qui est aussi brillamment illuminé et qui contient un nombreux orchestre d'artistes consommés.

Autour de ce kiosque circulent des centaines de jeunes gens et de femmes se promenant seuls, en couples ou en groupes. Ce soir-là, il ne devait pas y avoir moins de trois mille personnes réunies. Dans les intervalles des danses, on les voit se promener, baguenauder à droite ou à gauche, ou se reposer sur des bancs.

Mais une valse retentissante frappe notre oreille. Dans un instant vingt ou trente couples tourbillonnent autour du kiosque, emportés comme des plumes par le vent. Leurs pieds effleurent à peine un sol soigneusement préparé. Un tour succède à l'autre dans ce tourbillon de vie, de beauté, d'éclat, de délices qui les entraîne. Les yeux brillent, les joues se colorent, les draperies légères semblent voler; tandis que la foule forme galerie autour des danseurs, en regardant ces ébats qui donnent le vertige. On voit des multitudes de créatures pleines de symétrie et de grâce, des visages d'une merveilleuse beauté, autant parmi les danseurs que parmi les spectateurs.

On y voit aussi des tours d'agilité et de souplesse tout à fait aériens. Un petit danseur mignon et plein d'activité saisit par la taille sa belle danseuse. Elle portait une robe rouge; elle était petite, légère, agile, et glissait comme le vent. De temps à autre, dans l'affaire de quelques secondes, il lui imprimait, en l'enlevant du sol, une impulsion qui l'envoyait pirouetter dans l'air, autour de lui, à une hauteur de quatre pieds certainement.

Puis la musique se tait, la foule se disperse, et l'on va folâtrer plus loin. A chaque pas sont des jeux de hasard et d'adresse, avec des billes, des toupies, des roues, etc., où, pour un sou par coup, on peut chercher à gagner, au choix, un des brillants objets exposés à la vue.

Puis la musique recommence, et avec elle la danse tourbillonnante; et cela continue ainsi pendant plusieurs heures, jusqu'à deux ou trois heures du matin, si je ne me trompe. Non pas que nous soyons restés jusqu'à cette heure; nous vîmes tout ce que nous voulions voir, et nous retirâmes à onze heures. Mais c'est un spectacle qui n'a rien de terrestre, ou plutôt qui est parfaitement parisien, et par conséquent aussi terrestre que possible; un spectacle pourtant où le terrestre y est sublimisé dans le style le plus exquis qu'on puisse imaginer.

L'entrée dans ce paradis peut s'obtenir, pour les cavaliers, moyennant un dollar; mais les dames sont admises gratuitement. Voici qui explique tout. Néanmoins, n'allez pas en conclure qu'il ne se trouve pas quelques femmes respectables en cet endroit. C'est un lieu si remarquable que peu d'étrangers restent longtemps à Paris sans venir y jeter un coup d'œil. Et



bien que les jeunes femmes qui habitent Paris n'y mettent jamais les pieds, et les femmes mûres très-rarement, il arrive cependant quelquefois que quelques femmes respectables s'y rendent. Les meilleurs danseurs, ceux qui exécutent ces tours merveilleux d'agilité et d'adresse, sont des danseurs de profession payés par l'établissement.

Cependant, en mettant à part l'inconvenance qui est inhérente à la nature même de la valse, je n'ai pas surpris un mot, un regard, un geste que l'on pût appeler immoral ou inconvenant. Les toilettes étaient très-décentes; et si le vice s'y trouvait, c'était le vice avec les allures de la politesse et de la décence.

Quelle différence, ne pus-je m'empêcher de réfléchir, entre tout ceci et les palais de genièvre de Londres! Là, en vérité, on trouve la splendeur éblouissante du gaz. Mais il n'y a rien d'artistique, rien de raffiné, rien qui fasse appel à l'imagination. Des barriques seulement, des barils et tous les ustensiles nécessaires pour servir des boissons fortes. C'est là que venaient chaque nuit, dans le but unique d'absorber ce stimulant incendiaire, des milliers d'individus — tombés, depuis celui dont la mise est recherchée et l'extérieur plein de gaieté, jusqu'à celui dont les yeux sont hagards et les vêtements souillés, — au dernier degré de la dégradation. La fin est la même, mais que les sentiers qui y conduisent sont différents! Ici, ils dansent le long du chemin qui aboutit à leur ruine, au milieu des fleurs et de la musique; là, ils se précipitent, pour ainsi dire, dans un lac enflammé.

### PETIT COURRIER.

La semaine dernière a eu lieu la séance publique des cinq Académies.

M. de Montalembert, directeur en exercice de l'Académie française, présidait l'assemblée; au bureau siégeaient MM. Villemain, Ravaisson, Geoffroy Saint-Hilaire et Hittorf, représentant les Académies des belles-lettres, des inscriptions, des sciences et des beaux-arts. M. le comte Portalis, appelé à faire partie du bureau comme représentant de l'Académie des sciences morales, s'était placé sur une banquette voisine.

Les académiciens étaient très-nombreux; parmi eux nous avons remarqué le prince Napoléon et MM. le maréchal Vaillant, Velpeau, Dumas, Odilon Barrot, Giraud, Naudet, de Cormenin, de Parieu, Sainte-Beuve, Élie de Beaumont, Lemaire, Jobert de Lamballe, Flourens, Poinot, L. Reybaud, Egger, etc.

Le public était nombreux, malgré le mauvais temps.

M. de Montalembert a pris la parole et a prononcé un éloquent discours.

M. Villemain avait demandé à M. Viennet de lire quelques fables. M. Viennet refusa les fables; mais envoya à M. Villemain cette épître, qui a été bien accueillie de l'auditoire malgré ses négligences de style et le peu de cas qu'y semble faire l'honorable académicien des exigences de la rime.

L. d'A.

### ÉPITRE DE M. VIENNET

A M. VILLEMMAIN.

Grâce pour cette fois, grâce, cher Villemain :  
Ton éloquente voix me sollicite en vain.  
Ma Minerve est à sec, il faut que je dételle.  
Mon Pégase essoufflé ne bat plus que d'une aile.  
Je vais de muse en muse, et chacune à son tour  
Par d'insolents mépris répond à mon amour.  
La fureur de rimer me prit, à les entendre,  
Tandis que la Bastille était encore à prendre;  
Et rimer à mon âge est d'un cerveau fêlé,  
Que doit mettre à Bicêtre un État bien réglé.  
J'enrage, et cependant, jaloux de te complaire,  
Je voudrais, m'échauffant au feu de ma colère  
Et me battant les flancs et me grattant le front,  
Me passer des neuf sœurs, comme tant d'autres font.  
Je parcours en rêvant les monts et les vallées.  
J'interroge, la nuit, les voûtes étoilées;  
Je cherche des bosquets l'ombrage inspirateur,  
J'invoque des oiseaux le ramage enchanteur,  
Et sur un vert gazon, au bruit d'une fontaine,  
J'appelle des zéphirs la fécondante haleine.  
Rien n'agite mes nerfs, ne parle à mon esprit.  
Le soleil dévorant dont le ciel resplendit,  
Condamnant au repos la nature affaissée,  
Dans mon cerveau stérile engourdit la pensée.  
Les oiseaux sont muets, les zéphyrus assoupis;  
Les chaumes desséchés et dépouillés d'épis.  
Des bois, dont rien ne meut le panache tranquille,  
Pend en festons jaunies le feuillage immobile.  
Sur les champs crevassés, comme un réseau tremblant,  
S'exhale de la terre un air lourd et brûlant.  
Tout me dit, puisque enfin il faut être sincère,  
Que les feux du tropique embrasent l'atmosphère;  
Que du même soleil les rayons verticaux  
Frappent de l'Institut le dôme et les vitraux;  
Qu'il est dur de quitter nos champêtres retraites,  
Nos ombrages, nos fleurs, nos vestes, nos casquettes,  
Pour aller endosser le harnais des hivers,  
Et lire dans un four de la prose et des vers.

L'empire est-il si pauvre en grands anniversaires  
Qu'il faille en demander aux jours caniculaires?  
Ses lois, ses monuments, ses fêtes, ses combats,  
Ont de jours glorieux rempli les almanachs.



Il en est un surtout que décembre ramène,  
Où, sacré par le chef de l'Église romaine,  
Le sauveur de l'État, le chef de nos guerriers,  
Du bandeau des Césars couronna ses lauriers;  
Et, pour faire aux vieux rois reconnaître son titre,  
Prit aux champs d'Austerlitz le canon pour arbitre.

Décembre était parfait; à part ces souvenirs,  
Il ouvre dans nos murs la saison des plaisirs.  
Le beau monde y revient, la neige l'y renvoie.  
De revoir son Paris il se fait une joie.  
Mais aujourd'hui blasé, dégoûté, harassé,  
Paris est au mois d'août par l'ennui dispersé.  
Il est dans ses châteaux; s'il en manque, il voyage.  
Il foule des deux mers le sablonneux rivage;  
Ou, des trains de plaisir ardent à profiter,  
Vole à travers l'Europe et croit la visiter.  
Vers le Rhin ou l'Allier, vers les monts de Pyrène,  
De Jouvence partout il cherche la fontaine,  
Arpente l'Helvétie et ses âpres sentiers,  
Erre au bord de ses lacs, autour de ses glaciers,  
Ou, sur les tapis verts de Bade et de Savoie,  
Jette des monceaux d'or dont le jeu fait sa proie.  
Ce qu'il reste d'oisifs en nos murs désertés  
Dort sous les marronniers par Le Nôtre plantés;  
Va du Pré Catelan respirer les corbeilles,  
Ou du bois de Boulogne explorer les merveilles;  
Et, sondant de ses eaux le cristal et le lit,  
Cherche, la loupe à l'œil, si le saumon grandit.

J'admire tous les ans, tant j'ai peine à le croire,  
Qu'on puisse en ce désert glaner un auditoire;  
Et ne sais où trouver des mots assez pompeux  
Pour louer dignement ce public merveilleux,  
Ces gens de goût, de bien, dont la grâce infinie  
Sur nos bancs avec nous vient braver l'asphyxie.  
Mais ce serait trop peu de l'en glorifier;  
Il faut le divertir et ne pas l'ennuyer.  
C'est notre maître à nous, c'est à lui qu'il faut plaire,  
Et la noble fierté de notre sanctuaire  
N'admet point ces claqueurs par Néron inventés,  
Et par nos grands auteurs au parterre implantés.  
Il n'est point de réclame, il n'est point d'artifice  
Qui de notre public égare la justice;  
Et s'il n'a point payé le droit de nous siffler,  
Ses mains sont quelquefois lentes à s'ébranler.

Je sais qu'un trait piquant réveille sa paresse.  
Le vieil esprit français n'est pas mort à Lutèce.  
Nos troubles n'y font rien. Si nous l'avions perdu,  
Le gamin de Paris nous l'eût bientôt rendu;  
Et, quoi qu'en aient écrit de graves imbéciles,  
Cet esprit qui jadis faisait nos vaudevilles  
Plait toujours par sa grâce et sa malignité.  
Mais on n'a pas toujours du trait à volonté.  
Non que le temps présent ne prête à la satire;  
Mais il est bien des gens dont on ne peut médire.

Le jeu n'est pas trop sûr, et j'ai rimé cent fois  
Sur des travers mesquins et des vices bourgeois.

Irai-je maintenant, dans mon humeur chagrine,  
De nos jeunes beautés railler la crinoline,  
Et ces cages de fer, dont l'immense contour  
Donne à leurs mouvements les grâces d'une tour?  
Le goût du jour se rit de nos coups de fêrule.  
La mode de la veille est seule ridicule.  
Laissons faire le temps, et ne nous pressons pas  
D'élargir nos coupés, nos portes, nos sofas.  
Celles qui se moquaient des paniers de leurs mères  
De leur faux embonpoint se riront les premières.

De plus tristes objets tenteraient mon courroux  
Si l'âge et la chaleur ne me rendaient plus doux.  
Que ne dirais-je pas de l'étrange folie  
D'un peuple d'esprits forts qui croit à la magie?  
Qui, poursuivant partout les superstitions,  
Fait au nom du progrès dix révolutions,  
Et prend au sérieux les visions cornues  
Du premier charlatan qui lui tombe des nues?  
J'ai vu mille insensés, l'œil tendu vers leurs mains,  
D'une table tournante attendre leurs destins,  
Écouter en tremblant si la table est frappée  
Par quelque âme invisible à la tombe échappée.  
Que vois-je maintenant? Tout Paris est en l'air  
Pour suivre et consulter un jongleur d'outre-mer.  
Ses tours de gobelet passent pour des miracles;  
Les salons, les journaux répètent ses oracles,  
Tandis que, sur la foi d'un rêveur allemand,  
Ce peuple croit toucher à son dernier moment,  
Et, malgré Babinet, tremble qu'une comète  
Ne vienne en mille éclats broyer notre planète.

Je n'examine point si les Huns et les Goths,  
Si nos pauvres aïeux que nous traitons de sots,  
Avaient moins de bon sens, d'esprit et de lumière.  
Je suis dans un accès d'indulgence plénière.  
Je verrais désormais, sans courroux ni dépit,  
Tous les fous en honneur, tous les sots en crédit,  
Le mauvais goût du bon consommer la ruine,  
Le public préférer les Pradons à Racine,  
Jodelle à Poquelin, Boucher à Raphaël,  
Le laid régner partout sous le nom du réel,  
Dieu garde ma raison d'y trouver à redire!  
Et d'ailleurs, soyons vrais, à quoi sert la satire?  
A quoi sert le théâtre, et que font les sermons,  
L'expérience même et ses graves leçons?  
Des vieilles nations change-t-on les allures?  
Les mœurs en décadence en sont-elles plus pures?  
Tartufe, mille fois offert à nos bravos,  
A-t-il de mon pays chassé les faux dévots?  
Que faisait au régent, à sa cour débauchée,  
La morale du Christ par Massillon prêchée?  
Des flatteurs qu'attaquait son imposante voix,  
Bossuet sauva-t-il les peuples et les rois?  
Qu'importe la satire à cette foule avide



Qu'entraîne vers la Bourse un intérêt sordide?  
Que lui font les malheurs sous ses yeux accomplis,  
Et les biens et l'honneur dans ce gouffre engloutis?  
Aveuglés par l'appât du gain, de l'opulence,  
La fortune d'un seul donne à tous l'espérance.  
Chacun au même sort se croit prédestiné.  
Chacun veut prendre part à ce luxe effréné,  
Qui, du bonheur public apparence funeste,  
Enrichit l'industrie et perdra tout le reste.

Quel homme arrêterait ces penchants corrupteurs,  
Cet amour des trésors, des plaisirs, des grandeurs?  
Cet éclatant désordre à qui j'ai fait la guerre  
N'est pas né de mon temps. C'est vieux comme la terre.  
Dieu pour ces faits déjà noya le genre humain;  
Et les fils de Noé valent ceux de Caïn.  
Memphis, Ninive, Rome et tous les vieux empires  
Bien longtemps avant nous ont fait voir ces délires,  
Ce mépris des censeurs, des leçons du passé:  
Dès que l'un a péri, l'autre a recommencé.

Les traits dont Juvénal a flétri Messaline  
Ont-ils fait reculer l'impudique Faustine,  
Et tant d'autres Phrynés dont les folles amours  
Ont des maîtres du monde empoisonné les jours?

Les Nérons sont-ils morts sous les traits de Tacite?  
Vingt fois chez les Romains le tyran ressuscite,  
Avec ses favoris, ses lâches délateurs,  
Tout ce cortège impur d'esclaves oppresseurs,  
Qu'imposent, sous le feu des discordes civiles,  
Des soldats révoltés à des sénats serviles;  
Et tous semblent jouir des immortels affronts  
Que Tacite a d'avance imprimés sur leurs fronts.

Un Dieu se montre enfin. Sa parole est sublime.  
Les vices suivront-ils les faux dieux dans l'abîme?  
Demande à saint Jérôme, à tous les saints docteurs  
Dont la plume a loué l'éloquence et les mœurs.  
Ils prêchent vainement et la cour et l'Église.  
L'or, le faste, l'orgueil, que leur vertu méprise,  
Dans l'Église et la cour entrent de tout côté;  
Ils infectent le cloître, ils souillent la cité;  
Et six cents ans après saint Bernard les signale.  
En d'immortels sermons sa colère s'exhale.  
Les vices qu'il maudit sont sourds comme aujourd'hui.  
L'apôtre disparaît et les laisse après lui.

Après d'aussi grands noms je n'ai plus qu'à me taire.  
En dépit de nos vers, en dépit de la chaire,  
Tels sont, depuis Adam, les fragiles humains.  
Impatients des lois qui gênent leurs instincts,  
Ivres de leur sagesse, aux conseils indociles,  
Constants à se flatter, à se vaincre inhabiles,  
Les hommes, vus de près, n'ont changé que d'habits,  
Et je les laisserai comme je les ai pris.

\* \* M. le ministre d'État a décerné les récompenses et les médailles aux artistes. La cérémonie s'est faite sans aucun appareil dans la grande salle de l'Exposition. Une table et trois fauteuils étaient placés sous le grand tableau de M. Yvon, la *Prise de Malakoff*. M. Fould s'est assis dans le fauteuil du milieu, ayant à sa droite M. le comte de Nieuwerkerke, et à sa droite M. Gautier, secrétaire général du ministère de la maison de l'empereur.

M. le ministre d'État a prononcé un discours. Après lui, M. le comte de Nieuwerkerke a pris la parole à son tour, et a donné lecture des noms des artistes à qui des décorations, des médailles, rappels de médailles et mentions honorables ont été accordés.

Voici la liste de ces noms :

#### PEINTURE.

Médaille d'honneur. — Yvon (Adolphe).

Rappel des médailles de 1<sup>re</sup> classe. — Bezard, Cibot, Daubigny, Desgoffe, Fortin, Knaur, Pichon.

Médaille de 1<sup>re</sup> classe. — Baudry, Pils, Bouguereau.

Rappel des médailles de 2<sup>e</sup> classe. — Chavet, Comte, Courbet, Fromentin, Geoffroy, Hedouin, Hillemacher, Lambinet, Lazerges, Leleux, Melin, Montessuy, Petit, Picou, Richter, Rochn, Stevens (Joseph), Timbal.

Médailles de 2<sup>e</sup> classe. — Boulanger, Breton, de Curzon, Heilbuth, Lafond, Roux.

Rappel des médailles de 3<sup>e</sup> classe. — Aug. Bonheur, mademoiselle Henriette Brown, Busson, Charpentier, Comte-Calix, Desjobert, Devilly, Dubasty, Jobbé-Duval, Lorens, Luminais, Matout, Monvoisin, Plassan, Rivaulon, Robert.

Médailles de 3<sup>e</sup> classe. — Belly, Brendel, de Cock, Dumas, Fichel, Ginain, Henneberg, de Knyff, Legras, Mazerolle, Rigot, Romagny.

#### SCULPTURE.

Rappel des médailles de 1<sup>re</sup> classe. — Gruyère, Maillet, Oudine, Perraud.

Médailles de 1<sup>re</sup> classe. — Millet, Montagny.

Rappel des médailles de 2<sup>e</sup> classe. — Brion, Cordier, Daumas, Marcellin, Merley, Schroder.

Médailles de 2<sup>e</sup> classe. — Grabowska, Guitton, Cumery, Leharivel-Durocher.

Rappel des médailles de 3<sup>e</sup> classe. — Cabuchet, Calmels, Chabaud, Iselin, Oliva, Travaux.

Médailles de 3<sup>e</sup> classe. — Bauriché, Crauk, Deligand, Jacquemart, Simyan, Thomas.

Quelques-uns des noms appelés par M. le directeur des musées impériaux ont été accueillis par de vifs applaudissements de l'assistance. Ces témoignages de confrères et de rivaux ont été certainement pour ceux qui en ont été l'objet une des plus douces récompenses de leurs travaux. Parmi les noms salués ainsi par l'assemblée, nous citerons ceux de MM. Comte, Dubray,



Yvon, Daubigny, Courbet, Fromentin, J. Stevens, Millet, etc.

Ouverte à deux heures un quart, la séance s'est terminée à trois heures.

\* \* On vient de vendre le domaine de Marengo, établi sur le terrain où Bonaparte remporta la célèbre bataille de ce nom. Le champ de bataille de Marengo a été vendu 420,000 francs seulement.

\* \* Nos lectrices liront avec intérêt ce fragment d'une lettre écrite de Constantinople par une des religieuses du couvent de *Notre-Dame de Sion*, et rendant compte des honneurs dont les saintes femmes ont été l'objet de la part du sultan Abd-ul-Medjid :

« .... Vous savez déjà, bien chère sœur, la singulière épreuve que nous avons dû subir. Qui aurait dit, il y a seulement peu d'années, que les religieuses de Notre-Dame de Sion seraient présentées avec honneur devant S. M. le grand sultan? C'est cependant un fait accompli, et puisque le bon Dieu l'a voulu, sans nous consulter, il faut croire qu'il en résultera un bien que nous ignorons. Toute cette cérémonie s'est passée en quelque sorte à notre insu. De grandes fêtes ayant été données à toutes les écoles d'Orient, on craignait en haut lieu de mécontenter la France si on ne témoignait pas aux écoles chrétiennes les mêmes sympathies qu'aux autres. On vint donc nous prévenir un samedi, à une heure, qu'un splendide goûter avait été préparé pour nos élèves dans une des tentes impériales, et que le même jour, à quatre heures, le sultan lui-même (chose inimaginable!) recevrait nos enfants avec leurs maîtresses.

A cette nouvelle, notre chère mère était comme terrifiée. Son premier mouvement la portait à récuser tant de prévenances; mais craignant pour notre position en Orient les conséquences de ce refus, elle s'en rapporta aux sages conseils de monseigneur Mussabini, le pieux et digne vicaire apostolique de Constantinople. Le prélat trancha la question : il nous fit comprendre la haute convenance de répondre à une invitation inouïe, qui pourrait avoir une portée toute providentielle, et il nous dit : « Allez, conduisez vos élèves; nos bénédictions vous accompagneront. » Cette parole nous tranquillisa. Nous n'avions d'ailleurs pas le temps de réfléchir.

Une garde d'honneur vint nous chercher, et voilà que nous traversons religieusement les rues, précédées d'une bannière, pour faire notre révérence au magnanime allié de la France! Je ne sais qui a été le plus surpris de cette présentation, ou le sultan, ou les pauvres servantes de Jésus. Le fait est que, rentrées dans notre heureuse retraite, nous fûmes longtemps à nous remettre de notre émotion; mais nous redoublâmes nos prières pour obtenir la conversion de ces braves Turcs, qui semblent se christianiser de plus en plus. Inutile de vous dire que notre excellent aumônier, comme un père plein de sollicitude, nous accompagna

dans ce trajet processionnel à travers la ville et ne nous perdit pas de vue. »

\* \* La célèbre Lola Montès est allée passer quelques jours aux chutes du Niagara; elle avait donné antérieurement quelques représentations au théâtre de Buffalo. Vendredi elle avait pris le train de Buffalo, et, sans en prévenir personne, elle s'était placée dans le wagon des colis afin de fumer tranquillement sa cigarette. Le conducteur aperçut la fumée et vint lui dire que personne n'avait la permission de se placer dans ce wagon. Elle continua de fumer sans tenir compte de l'avertissement.

A la station, le chef fut prévenu de ce que faisait Lola Montès, et la pria poliment de vouloir bien prendre place dans les wagons des voyageurs. Elle répondit, en se mettant sur la défensive, qu'elle avait voyagé dans tout l'univers faisant toujours ce qu'elle voulait, et qu'il en serait toujours ainsi. Le conducteur ayant fait observer qu'il remplissait simplement les ordres de son supérieur, Lola Montès déclara qu'elle avait déjà donné des coups de cravache à des hommes plus gros que lui. Le conducteur se rendit devant cet argument. Lola Montès resta à sa place, et elle arriva à Buffalo sans avoir eu besoin de faire usage de sa cravache, les employés du chemin de fer n'ayant pas jugé à propos d'inquiéter la tigresse.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : reprise du *Voyage à Dieppe*, comédie en trois actes et en prose de Wafflard et Fulgence. — THÉÂTRE DES VARIÉTÉS : *Dalila et Samson*, parodie de MM. Grangé et Lapointe. — Un spectacle d'amateurs.

Le *Voyage à Dieppe* est une de ces pièces qui restent toujours au répertoire du Théâtre-Français, qui réapparaissent tous les trois ou quatre ans, et reçoivent du public un accueil bienveillant, non que l'œuvre ait grand mérite en elle-même, le style lui fait défaut, et les caractères n'en sont pas bien profondément observés, mais elle est vive, bien conduite, et elle a ce grand mérite, rare aujourd'hui, de respirer une gaieté réelle; le public s'amuse toujours des émotions et des préparatifs de ce bon bourgeois qui relit les œuvres du capitaine Cook avant de partir pour aller voir la mer; la facilité des trajets qui met maintenant Dieppe à cinq heures de Paris, rend encore plus divertissantes ses transes et ses naïvetés. Le rôle du bonhomme d'Herbeline est interprété avec beaucoup de finesse et de fran-



chise par M. Prévost; mademoiselle Dubois se montre charmante sous les traits ingénus d'Isaure; mademoiselle Bonval est une servante qui a de l'entrain et de la gaieté; M. Anselme joue Dumontel; M. Got joue Lambert; M. Leroux remplit le rôle du peintre mystificateur, et l'exagère peut-être un peu à son tour; M. Métrème, mademoiselle Favart et ses beaux yeux, M. Saint-Germain et son naturel excellent complètent un ensemble remarquable.

*Samson et Dalila*, qui s'intitule parodie sur l'affiche, et ajoute à ce titre *en cinq feuillets in-octavo*, voulant jouer sur le nom de M. Octave Feuillet, n'est pas une pièce, c'est une charge, et non la charge de la *Dalila* de M. Feuillet, qui par parenthèse touche à sa centième représentation, mais seulement celle de ses interprètes du Vaudeville. Voici les éléments de ce travestissement peu ingénieux. Le maître Dalmate, André Roswein, se nomme Trop-Serin; il a fait non la *Prise de Grenade*, mais la *prise de tabac*; le professeur Sertorius se nomme Cauchemardius, la blonde Marthe devient *Filasse*, et l'altière et vicieuse princesse Falconieri est tout simplement princesse de Bréda; ces modifications acceptées, la pièce marche comme au Vaudeville, seulement les acteurs se font aussi ridicules que possible, et les auteurs remplacent le dialogue élégant et passionné de M. Octave Feuillet par l'éloquence de la foire; ainsi Cauchemardius ne dit pas comme Sertorius: Je hais les artistes; il dit: Je les ai dans le nez!... Il n'y a pas même de quoi rire. M. Lassagne se tourmente comme une plume au feu pour exprimer son ardeur bouffonne, — il joue Trop-Serin; — M. Christian imite assez bien les manières de M. Félix; M. Charles Potier s'est transformé en marionnette pour rappeler M. Parade, dans ses gestes du moins; mademoiselle Dubuisson est gentille malgré tout, et mademoiselle Alphonse vraiment très-comique et très-charmante sous les traits de la princesse de Bréda; on n'a pas plus d'aplomb et un meilleur sentiment de l'imitation chargée. Les acteurs font seuls le demi-succès de la pièce, qu'ils ne soutiendront qu'à force de gaieté, heureusement ils sont en fonds.

Une bonne œuvre rassemblait il y a quelques jours une société élégante sous les charmants ombrages d'une des plus jolies villas de la vallée de la Bièvre. On y a joué une opérette inédite: *la Fidélité de Lisbeth*, paroles de madame Roger de Beauvoir, musique de M. Jules Boucher.

Les paroles très-piquantes de cette saïnette ont si bien inspiré le jeune musicien, qu'il en est résulté pour son début une œuvre tout à fait suave et hors ligne, qui donne à présager la venue d'un nouveau compositeur dans la meilleure et vraie acception du mot. Ce n'est pas, on le sait, ce qui abonde sur nos diverses scènes lyriques, où règne beaucoup de science, beaucoup de savoir-faire, mais d'inspiration, moins, hélas! Ce serait donc un véritable événement que l'apparition d'un nouveau musicien touché par l'aile de la muse,

c'est-à-dire mélodiste. On s'accorde à croire que cet événement-là pourrait bien être au bout de la représentation publique du petit opéra de M. Boucher, dont le parterre spécial de dimanche dernier a tout applaudi d'enthousiasme, mais surtout les morceaux suivants:

Un duo, chanté par M. Jules Lefort et M. Saint-Germain, de la Comédie-Française. — Une romance en *ré majeur*, chantée par madame Lefébure-Wely. — Un duo par Lefort et madame Lefébure. — Un trio et le finale, un des motifs les plus heureux de la pièce.

On nous promet pour la fin du mois, à la salle Ventadour, les représentations d'une nouvelle compagnie italienne qui compte parmi ses artistes un tragédien célèbre, M. Salvini, que ses compatriotes placent à la même hauteur que madame Ristori.

Le premier début de M. Salvini aura lieu probablement dans le rôle d'Orosmane de *Zaire*, traduite en italien.

MAXIME TERMONT.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philippon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 francs; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal amusant* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 44 francs adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé, bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 francs, est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 francs. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 francs, au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

**CHOIX DU MUSÉE PHILIPPON**, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.